

## BELEN GOPEGUI : *LA CONQUISTA DEL AIRE*

CHRISTIAN BOIX

Université de Bourgogne

### INTRODUCTION

Après un début remarqué en 1992, avec *La escala de los mapas*<sup>1</sup>, Belén Gopegui a poursuivi son questionnement sur les voies d'une nécessaire refondation du sens de l'existence, des valeurs et de l'écriture au tournant du siècle. Délaissant son deuxième roman *Mirarnos la cara*, nous nous intéresserons ici au troisième titre de sa production : *La conquista del aire*<sup>2</sup>.

Emblématique d'une conscience intellectuelle et artistique qui se débat dans un univers aux contours fuyants et déceptifs, la conquête entreprise vise à trouver un second souffle au sein d'un monde devenu étouffant. Cette particularité de notre époque répond sans doute à des données externes objectives, mais peut-être provient-elle également de notre échelle de vision : héritiers de modèles d'analyse faisant la part trop

---

<sup>1</sup> Pour quelques éléments critiques sur cette œuvre, on pourra se reporter à nos précédents travaux : BOIX (C.).

- « La fin du XXe siècle : déni de l'Histoire ou changement de paradigme ? », in *Actes du colloque : Notre fin de siècle. Culture hispanique*, 17 et 18 novembre 1995, Dijon, Centre d'Études et de Recherches Hispaniques du XXème, Hispanística XX, 1996, (p. 27-46).

- « Les nouveaux géomètres. Espaces virtuels et narration littéraire dans *La escala de los mapas* de Belén Gopegui », in *Création de l'espace et narration littéraire*, Cahiers de Narratologie n° 8, Nice, Université de Nice Sophia-Antipolis, CNA, 1997, (p.65-79).

- « Scénographies discursives dans le roman espagnol contemporain. Le conflit des générations? », in *Actes du Colloque : Le spectacle au XXème siècle - Culture hispanique*, Dijon, Centre d'Études et de Recherches Hispaniques du XXème siècle, Hispanística XX, 1998, (p. 225-243).

<sup>2</sup> GOPEGUI (B.) : *La conquista del aire*, Barcelona, Anagrama, 1998.

Christian BOIX

belle à une échelle macro-historique (marxisme, structuralisme, histoire conçue selon le modèle de l'École des Annales), nous dressons de l'existence une carte où l'homme est toujours accablé par des forces plus grandes que les siennes, réduit à l'impuissance, à l'étouffement et à la résignation. Se situant au tout début d'un nécessaire processus de reconquête, l'auteur se fixe comme but de réhabiliter une échelle expérimentale basée sur le « micro », où il importe de considérer les stratégies des individus en les replaçant dans leur contexte d'incertitude. Dès lors, ses personnages vont incarner l'expérience de ce que nous avons coutume d'appeler « la perte des repères » : issus d'une éducation et d'un horizon idéologique où des mots comme « le bien », « l'amitié », « la justice », « la générosité », étaient encore des restes de référence stable, ils arrivent à l'âge adulte et font l'expérience directe d'une société réelle où ces signes sont « décalés ». Leur vie ne pourra donc être autre chose qu'une réinvention de règles et de normes existentielles, face à des conditions sociales, historiques et morales qui ne sont plus celles sur lesquelles reposaient leurs certitudes enfuies. Privés de données intangibles pouvant traverser intactes le temps, les êtres qui se débattent sous nos yeux entreprennent une authentique *conquête* de cet air ambigu qui est simultanément vide insaisissable et fondement de la respiration vitale.

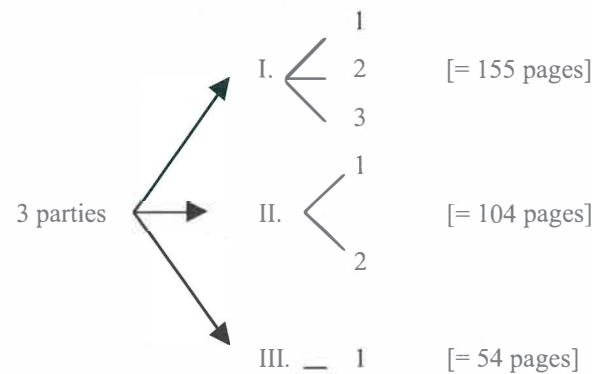
L'intrigue proprement dite se résume à peu de chose, accentuant par là le caractère expérimental du projet de l'écriture (bien évidemment, l'adjectif « expérimental » n'est pas ici à entendre comme laboratoire formel d'écriture : il s'agit bien plutôt de placer des personnages dans les conditions externes d'une expérience de vie). Carlos Maceda a abandonné son statut de salarié pour se lancer dans la création de sa propre entreprise d'informatique Jard. Convaincu de la possibilité de constituer ainsi une niche socio-économique où les rapports dirigeants-salariés pourraient être, sinon idylliques, du moins meilleurs que dans le maquis ordinaire, Carlos ne se trouve par moins confronté aux dures lois du marché et doit dans un premier temps trouver quelque « argent frais » pour tirer son entreprise d'un pas difficile. Ses deux meilleurs amis, Santiago Álvarez et Marta Timoner, acceptent de lui prêter la somme nécessaire. C'est à partir de là que tout se complique, comme si l'introduction de ce nouveau rapport fondé sur l'échange financier venait perturber tout : les relations, les valeurs, les modes de vie, les sentiments de toutes les personnes qui gravitent autour de ce micro-univers. Déceptions, désillusions, séparations, renoncements, viendront ponctuer l'avancement du récit qui

se termine par le rachat de l'entreprise de Carlos Maceda par une firme de plus grande taille... Le parcours des personnages se résumera à une constatation fondamentale et à une question réitérée sur tous les registres, un peu à la manière d'une composition symphonique : à partir du moment où la valeur monétaire de l'échange a pénétré jusqu'au cœur de la conscience morale, quel monde pourvu d'un air respirable peut-on refonder en tenant compte de cette donnée incontournable ?

### LA STRUCTURE DU ROMAN

La seule structuration du discours par le découpage externe en parties et chapitres est porteuse de signification. En effet, on observera une recherche aboutie dans la répartition des masses :

Prologue



Final

On relèvera par exemple la numérotation en un seul et unique chapitre pour la partie III : pourquoi numéroter puisque la partie comporte un seul chapitre, sinon pour faire ressortir la composition en *diminuendo* qui est reprise au niveau du nombre de pages ? Celle-ci obéit à une régularité de métronome pour peu que l'on arrondisse les chiffres obtenus lors du décompte des pages : I = 150 ; II = 100 ; III = 50. Tout se passe comme si le discours obéissait à un progressif essoufflement, à une marche

Christian BOIX

inexorable vers la lassitude, la fatigue et le sommeil qui envahit tous les personnages à la fin du roman :

[Marta] notó que la invadía un agotamiento benigno. [...] Y quizá porque percibía en Santiago una fatiga pareja a la suya, no sentía el impulso de atacarle<sup>1</sup>.

Anochece. [Guillermo] Estaba cansado, sí, cansado de lo concreto<sup>2</sup>.

El mundo gira, los hombres y las mujeres duermen<sup>3</sup>.

Cela dit, comme nous sommes au sein d'une quête, en même temps que le discours se raréfie, on obtient un allègement, comme si les personnages se désengluaiet et pouvaient atteindre une strate où ils seraient enfin libérés de la pesanteur du monde. Le mouvement ressemble à cette lente ascèse que pratiquaient des mystiques comme Fray Luis de León, et dont la progressive élévation poétique ne parvenait qu'au seuil d'une révélation, entrevue mais aussitôt perdue en raison de la pesanteur des corps. Ici, le thème est transposé sur les données de la pensée actuelle, par le biais d'un schéma global qui, lui, reste marqué du sceau de cette tradition littéraire :

Duermen [...]. Duermen [...]. Como un resonar lejano [...] crece un rumor y pareciera que es posible hacer más de lo que es posible. Pero la vida está atada a la tierra<sup>4</sup>.

Derrière l'impuissance et le sommeil, une petite voix, un souffle semble demeurer et/ou apparaître. Écartelés entre l'intuition d'un autre monde possible et le savoir de son impossibilité pratique momentanée, les personnages dorment de ce sommeil léthargique, en attente d'un réveil métamorphique, que l'on retrouve dans des contes traditionnels tels La Belle au Bois Dormant :

---

<sup>1</sup> GOPEGUI (B.) : *La conquista del aire*, Barcelona, Anagrama, p. 291.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 341.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 341.

Belén Gopegui : *La conquista del aire*

En la madrugada del 26 de noviembre de 1996, Carlos Maceda, Santiago Álvarez y Marta Timoner duermen. Sobre su piel cansada, el mundo está ordenado en apariencia<sup>1</sup>.

Le roman se referme en boucle sur cette attente de lendemains capables de prendre en charge la nouvelle donne et de dépasser les contingences du présent pour trouver de nouvelles ouvertures. Pour ce faire, les théories générales en notre possession sont insuffisantes : il faudra expérimenter des possibles, au stade quasi-individuel, et de cette multiplicité des expériences particulières émergeront sans nul doute de nouveaux repères, comme il était dit dès le prologue :

El prólogo [...] es una práctica de tiempos confusos. Estos nuestros lo son así en lo que concierne a los valores. [...] Cayó la modernidad, cayó nuestro pequeño imperio austrohúngaro y estamos moviéndonos en coordenadas que desaparecen. **Hasta tanto las nuevas no se perfilen con claridad me interesa introducir el espacio desde el que he planteado *La conquista del aire***<sup>2</sup>.

#### LES NOUVEAUX REPERES

Notre époque se plaît à évoquer fréquemment la « perte des repères ». Si l'idée de *perte* est loin d'être nouvelle (la décadence des mœurs hantait déjà les penseurs de l'Antiquité), la notion de *repères*, l'emploi même de ce vocable (*coordenadas* chez Belén Gopegui), semble faire signe vers un nouveau mode d'appréhension et de définition des cadres « justes et bons » de l'agir humain. La notion de *repère* (ou de *coordenadas* en espagnol) renvoie tout d'abord à une valeur spatiale (cf. *repère orthonormé* chez les mathématiciens) : les repères sont des éléments qui balisent un parcours, un déplacement où l'on cherche à découvrir ou à marquer quelque endroit. Les repères sont un peu comme les étoiles qui aident les marins à calculer leur route. Et les étoiles ne sont — au sens moral du terme — ni bonnes ni mauvaises, ni justes ni injustes : elles représentent simplement en ce cas une aide, qui peut d'ailleurs être remplacé par une autre si le temps change et se couvre. Perdre ses repères,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, *Id.* (Derniers mots du roman).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 10. (souligné par nous)

Christian BOIX

c'est par voie de conséquence ne plus pouvoir avancer, ou plus exactement c'est la menace d'un déplacement chaotique dépourvu d'une origine *ab quo* et d'un terminus *ad quem*. C'est-à-dire, étymologiquement parlant, la perte du sens (comme on parle de sens interdit, sens unique ou sens giratoire). De manière simplifiée, on pourrait dire que les repères sont la fixité qui balise le mouvement pour lui donner un sens.

Entre des repères qui disparaissent et des repères non encore trouvés, c'est un passage, une transition qui est en train de s'opérer. Et tels des découvreurs de Nouveaux Mondes, nous devons partir à la conquête de ces espaces dont nous ne pourrons tracer les cartes qu'après y être allés, par tâtonnements successifs. Là est la leçon philosophique et scripturale de l'œuvre de Belén Gopegui dans son entier et de *La conquista del aire* en particulier. Tout comme ses personnages, nous refusons, malgré nos belles théories, par nos actes mêmes, lorsque nous sommes au pied du mur, des lois fixes et immuables qui ne sont plus en phase avec un monde en perpétuel devenir. Tout comme ses personnages, nous éprouvons néanmoins le besoin de « quelque chose » qui donnerait sens à notre conception de l'existence : si nous refusons, par conviction ou par réalisme une « morale » impossible parce que castratrice ou déliée de l'évolution, nous appelons de nos vœux une éthique capable d'accompagner notre devenir.

L'Espagne a sans doute été le laboratoire par excellence de cette quête. La fameuse *Movida*, si bien nommée, fut une réponse spontanée face à la découverte du mouvement perpétuel de la modernité. Cette activité symbolique effrénée de parcours d'un espace perçu comme nouveau, ce travail inconscient de conquête de l'air du temps, a été remarqué et salué par tous. Néanmoins, du côté des intellectuels en particulier, il n'est pas certain que ce parcours de découverte ait vraiment aidé à planter de nouveaux jalons : un certain malentendu s'est produit à cette époque euphorique pour la bonne raison qu'on a cru pouvoir passer d'un ordre (ancien et immoral) à un ordre (nouveau et moral). Mais ce n'est pas exactement cela qui s'est produit ; la nouvelle ère n'a pas remplacé un ordre par son opposé symétrique : elle a remplacé la fixité par le mouvement, laissant les intellectuels quelque peu « déboussolés » :

Lo político se había marchado de sus vidas. Aún hablaban a veces de lo razonable, como si lo razonable fuera el último punto de vista, la última referencia antes de aceptar que Marta estaba en lo cierto, que era imposible ser razonable cuando nada lo era

Belén Gopegui : *La conquista del aire*

alrededor. Antes de recluirse, como estaba haciendo Alberto, en un hedonismo discreto y elegante<sup>1</sup>.

Le monde ne s'est pas arrêté sur leurs valeurs, il ne s'est pas plié à leurs utopies : à côté du souhaitable existe le réalisable, le devoir-faire et le vouloir-faire dépendent du préalable externe du pouvoir-faire. Ce qui est vrai ou juste d'un certain point de vue peut ne plus l'être si on fait varier les paramètres pris en considération. Les causes et les conséquences ne s'enchaînent plus selon un ordre linéaire simple (ou répondant à l'ordre du désir) : les responsables ne sont pas forcément coupables, de même que les coupables peuvent n'être pas responsables. D'une morale apriorique traditionnelle, nous avons glissé vers une vision apostériorique de l'évaluation éthique, ce qui ne fait qu'exacerber les réactions aux manquements à des principes que nous avons du mal à définir :

No puede ser que tengamos que estar eligiendo siempre entre lo malo y lo menos malo<sup>2</sup>.

Carlos nunca había sido tan ingenuo como para pretender traspasar la autogestión del Ateneo una pequeña empresa aislada<sup>3</sup>.

Últimamente me ha dado por pensar que la izquierda, o un tercio o más de la izquierda, ha dejado de responder a ese nombre para convertirse en un montón de oenegés<sup>4</sup>.

Pourtant, la nécessité de poser des repères préalables permettant de calculer la route du navire ne cesse de hanter nos esprits et ceux des personnages de *La conquista del aire* qui ne peuvent se résigner à ce que le matérialisme dialectique aurait nommé une aliénation :

Elegir [...] significaba determinar los fines de acuerdo con la razón. Tomar decisiones era sólo escoger entre los deseos de un muestrario concebido por el apetito propio o ajeno, casi siempre ajeno<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 221.

Christian BOIX

La economía —corroboró Guillermo— es una ciencia de lo existente, y la exactitud de la existencia sólo puede medirse según unos **valores previos**<sup>1</sup>.

C'est ainsi qu'entre principe de plaisir et principe de réalité, entre exaltation et abattement résigné, les personnages postmodernes de Belén Gopegui cherchent une voie moyenne attachée au domaine proche du quotidien et de la vie, loin des théories générales manifestement impuissantes pour l'heure :

Los dos [Lucas y Alberto], si bien jamás lo admitirían en voz alta, habían destinado su aprendizaje ideológico a la transformación de la única realidad sobre la que creían tener una influencia suficiente: sus actitudes con respecto a la vida de los demás<sup>2</sup>.

Vivir hacia adelante, se dijo [Marta], tomando la existencia no como un axioma sino como aquello que nos constituye<sup>3</sup>.

Mais même cet ultime recoin intime est menacé par le flux de l'existence réelle quotidienne, qui apporte son lot de petites compromissions et de grandes trahisons :

Había que aspirar a tener una vida de la que no avergonzarse para así estar en paz con el presente. Sin embargo, faltaba un mes exacto para el 16 de septiembre. Entonces él cumpliría 33 años y no estaría libre de vergüenza<sup>4</sup>.

Alors, pourquoi un telle dérouté ? D'où provient cette impossibilité qui se niche au plus profond de chacun de nous ? Le roman apporte un embryon de réponse qui montre du doigt l'un des responsables essentiels : l'Argent.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 242. (souligné par nous)

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 176.



## LA REVISITATION DE LA NOTION D'ARGENT ET DE PROFIT

On pourrait à bon droit imaginer que le positionnement de Belén Gopegui se ressent de la vieille opposition entre les conceptions chrétiennes et protestantes de l'argent et de la richesse. La position centrale qu'occupe ce thème dans le roman, le fait que les personnages centraux ont tous participé aux réflexions d'un *Ateneo* catholique de gauche, son hégémonie absolue, pourraient donner à penser qu'il y a là désignation d'un bouc émissaire diabolisé. L'analyse est fort heureusement plus subtile et s'attache surtout au changement de nature de cette instance et à son rôle au niveau de l'implantation dans la conscience morale individuelle. Plus que de condamner, il s'agit de comprendre, d'admettre ce qui est et de voir ce que l'on peut encore faire en tenant compte de cette donnée réelle :

El período de expansión del capitalismo produjo historias de grandes fortunas e incluso de herencias medianas que habían de batirse con otras instancias de legitimidad [...]. En la Grecia clásica, al menos algunos hombres podían desarrollar sus facultades en la asamblea, en el teatro, en la lucha, y confinar el dinero al recinto de lo doméstico.

Hoy, sin embargo, cualquier instancia decae frente a la única capaz de traducir a todas las demás<sup>1</sup>.

On comprend aisément le choix d'une trame romanesque fondée sur un prêt entre amis. Ce seul fait est la métaphore ponctuelle d'un phénomène universel, touchant tous les individus du monde actuel. Le prêt, tel un leitmotiv, s'infiltré partout dans la vie des protagonistes et rythme leur vie :

No tenía que haberles pedido el dinero, no tenía que haberles obligado a odiarle<sup>2</sup>.

Aucune parcelle des activités humaines ne semble épargnée par cette pieuvre qui tient tout de ses bras multitudinaires. On observe systématiquement un décalage entre le discours spontané et bien-pensant,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 115.

Christian BOIX

fondé sur des valeurs anciennes en fait devenues mythiques, et la réaction (non dite) réelle, basée sur d'autres valeurs profondément intégrées :

Montones de individuos se resignaban a una oenegé porque les proporcionaba si no siempre un **complemento económico**, sí al menos un incremento de sentido<sup>1</sup>.

Cómo podía ella [Marta] alegrarse de la insurrección de Chiapas sin mentir, sin ser consciente de que sólo le alegraba el romanticismo exótico, lejano. Si la insurrección se extendiera, [...] pasando por los demás continentes, por el portero de casa de sus padres [...]; si la insurrección alcanzase a todos ellos y derrocaran el poder hegemónico, y abolieran los títulos y las herencias, los viajes al extranjero, las casas de noventa y cinco metros cuadrados para dos personas, entonces ni ella ni ninguno de los que trabajaban con ella se alegrarían.

Même le domaine affectif et amoureux finit par être traduit, à la fin du roman, par la métaphore de l'échange et du profit. Lorsque les couples se déchirent ou se séparent, le domaine relationnel emprunte les traits du petit jeu des « boursicotiers », auquel on invite sans vergogne les petits épargnants comme à un tiercé dominical. Tout est subsumé par ce jeu universel, ultime figure du concret :

Sacar más de lo que pusimos, irse con el botín antes de que los demás tomaran su parte, si sólo pudiera librarse de ese afán que no era suyo. Anochecía. Estaba cansado, sí, cansado de lo concreto<sup>2</sup>.

S'il est un domaine où le rôle de l'argent est particulièrement patent, c'est bien celui des intellectuels, également absorbés par cette dynamique générale qui transforme leur nature et la fonction culturelle. Loin de planer au-dessus de la mêlée, la culture subit une profonde mutation qui entraîne dans son sillage ses anciens « grands prêtres », écrivains, intellectuels, universitaires..., et les place devant le défi d'une indispensable adaptation aux conditions nouvelles d'exercice de la parole :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 224. (souligné par nous)

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 326.

Belén Gopegui : *La conquista del aire*

En la medida en que ha desaparecido el balneario de la cultura, desaparece también la posibilidad de elegir una novela escrita para el interior o el exterior del balneario<sup>1</sup>.

Il ne peut plus être question non plus de ces activités « méta », auto-interprétatives, à signifiant ludique, qu'affectionnait l'époque antérieure. Les signes doivent à nouveau toucher aux choses, comme aurait dit Paul Ricoeur, pour que le discours intellectuel et artistique retrouve son sens et sa fonction spécifique, démarquée des formes de simple consommation :

La novela que no nombre el significado, que no ilumine el sentido, la novela que sólo quiera ser emoción [...] terminará por confundirse con cualquier otro medio de entretenimiento<sup>2</sup>.

Cuando en una discusión se empezaba a discutir sobre la discusión, había que dejarlo, decía Guillermo. Ella estaba de acuerdo y solía dejar los libros cuando descubría que sólo trataban de escritores que escribían libros<sup>3</sup>.

L'analyse romanesque de Belén Gopegui va très loin dans ce domaine et montre bien que les intellectuels sont en passe d'être réduits eux aussi à un simple place sociale telle que ces dernières sont définies dans les enquêtes de modes de vie et d'habitudes de consommation. Leur prétention à se situer en dehors, à côté (ou plus volontiers au-dessus...) en prend un sérieux coup :

Y se decía [Guillermo] tristes de nosotros, intelectuales por horas sometidos a una profesión, tipificados en secciones censales con un hábitat, un estatus, un estilo de consumo, un perfil.

«Son de los que más leen diarios de información general», pero que pronto, se dijo, renunciamos a ser sujetos activos de la evolución histórica<sup>4</sup>.

Le monde universitaire n'est pas davantage épargné et revient souvent sur le devant de la scène par le biais du personnage central, Santiago, qui

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 248.

Christian BOIX

est professeur de Sociologie. Très versé sur les écrits de l'auteur anglais d'origine française Bernard de Mandeville, il revient sans cesse sur le paradoxe le plus connu défendu par cet écrivain, à savoir que l'égoïsme est inné en l'homme, mais que cet égoïsme peut profiter à la collectivité. Le monde capitaliste libéral actuel s'appuie en effet sur une interprétation simpliste et dénaturée, incomplète, des travaux forts anciens de Mandeville (1670-1733) :

— Mandeville era el que decía que los vicios privados hacen la prosperidad pública, ¿no?

— No fingía, como se hace ahora, defender la prosperidad universal. El mantenimiento de la sociedad comercial, valga decir capitalista, «exige confinar a la mayoría de la población fuera del intercambio de las satisfacciones reales»<sup>1</sup>.

Le parcours de Santiago, qui se laisse tenter par de petits rêves d'ascension sociale (attention portée, comme tous ses collègues, au déroulement de carrière ; mariage tardif avec une fille de bonne famille...), est exemplaire d'une suite de trahisons à son idéal. De basse extraction sociale, il s'est jeté à corps perdu dans ses chères études, au départ, avec un but empreint de noblesse. Très vite, cependant, il est rattrapé par le système qu'il a prétendu combattre, dépassé et englouti par lui :

Medrar por algo, se repetía. Triunfar para devolver riqueza al bando del sufrimiento. Él nunca puso en duda ese principio. Sus trabajos académicos tenían un norte. [...] Pero si hoy se lo recordaba, si tomaba el mapa y la brújula y su itinerario, veía que el norte se había difuminado<sup>2</sup>.

C'est qu'il est victime (consentante ?), lui aussi et en dépit de ses principes et de son engagement initial, du ventre insatiable du « libre échange » :

Pero quién nos paga, dijo y levantó uno de los tomos de la investigación y lo dejó caer. Las entidades financieras pagaban

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 210.

Belén Gopegui : *La conquista del aire*

estudios sobre la función social de la banca y, en ese caso, de qué valían las buenas intenciones del investigador<sup>1</sup>.

Lee, se repitió [...]; el que pagaba, pensó, nunca podía pagar por todo. Lee y el recuento de los hechos se adherirá a tu inteligencia, tal un organismo vivo, fecundándola. Como una urbe edificada con teorías, interpretaciones, aseveraciones, era el conocimiento. Él se consideraba uno de sus habitantes, veía en perspectiva el trazado de sus calles y aspiraba a contribuir al crecimiento armónico de esa creación humana. **Por qué motivo, se preguntó. Por un prurito de vanidad, por ansia de dominio, por el deseo de formar parte de una casta**<sup>2</sup>.

Là encore, la monétarisation obligée du savoir lui a retiré toute justification éthique universelle. Sans origine et sans but autres qu'internes au système, la connaissance et la réflexion n'ont plus la transcendance dont elles tiraient leur sens :

Y si el por qué no bastaba, entonces para quién, a quién beneficiaría su conocimiento. A ninguna institución que él pudiese admirar. Una vez convertido en sueldo, beneficiaría a personas concretas<sup>3</sup>.

Le constat n'est pas franchement optimiste, dira-t-on... Il est vrai que Belén Gopegui a volontairement situé son roman dans une sorte d'*En attendant le Sens et les valeurs*, et que son analyse se veut un constat, une expérience vécue de la lente transition qui pourra nous conduire vers un ailleurs, au terme d'un processus qui ne peut que s'inscrire dans le temps et la durée. Pour l'heure, son roman donne raison — notamment à travers la démobilitation des intellectuels — à une prophétie faite par Baudelaire à l'aube des temps modernes :

Aux bourgeois.

Vous êtes la majorité — nombre et intelligence ; donc vous êtes la force — qui est la justice.

Les uns savants, les autres propriétaires ; un jour radieux viendra où les savants seront propriétaires, et les propriétaires

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 212. (souligné par nous)

<sup>3</sup> *Ibid.*, *Id*

Christian BOIX

savants. Alors votre puissance sera complète, et nul ne protestera contre elle<sup>1</sup>.

#### LE PRESENTIMENT DE L'AIR PUR...

Même si les héros sont fatigués, même si leurs visées restent minimalistes (*Sólo intuyo lo que no quiero hacer*<sup>2</sup>), *La conquista del aire* n'en demeure pas moins un extraordinaire bilan qui renoue avec la grande tradition du roman d'analyse sociale.

Issus d'une tradition où régnait une sorte de principe de plaisir idéologique, passés par un principe de réalité consistant en une acceptation raisonnée qui cherchait des interstices et des niches où pouvaient encore se loger quelques survivances de valeurs anciennes, les protagonistes découvrent le nœud fondamental qui guide à leur insu leurs pas et dénature le sens qu'ils souhaitaient donner à leur vie. La question fondamentale qui est posée par ce roman est de savoir s'il peut exister quelque chose au-delà du principe de réalité qui ne soit pas l'acceptation passive, la résignation et l'attente.

Comment briser la chaîne qui conduit du « raisonnable » à l'acceptation puis à la réclusion ? Inutile d'en revenir à la dénonciation tonitruante du « Grand Capital », du « ILS » où l'on pouvait faire remonter l'ensemble des malheurs du monde. La logique de l'argent s'étant glissée au plus profond de chacun de nous, c'est de chacun de nous que doit partir la reconquête d'un air plus pur :

Ya lo decía Adam Smith, ¿te acuerdas?: el dueño del capital es ciudadano del mundo y no se encuentra necesariamente vinculado a una determinada nación<sup>3</sup>.

Quant aux résultats positifs qui verront le jour au terme de cette quête, ils n'appartiennent sans doute déjà plus à la génération des trente/quarante ans qui apparaît dans le roman (et qui est celle de l'auteur). La figure finale de tous les protagonistes qui dorment d'un sommeil voisin de la mort est une possible métaphore de l'attente d'une relève générationnelle

---

<sup>1</sup> BAUDELAIRE (Ch.) : *Salon de 1846*.

<sup>2</sup> GOPEGUI (B.) : *Op. cit.*, p. 325.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 129.

Belén Gopegui : *La conquista del aire*

qui est porteuse de tous les espoirs, qui saura finir d'adapter l'héritage lucide que nous lui laisserons si nous ne renonçons pas à maintenir le discours de la vérité et des valeurs (même à mi-voix, même dans quelques recoins moins visités que d'autres sur la grande toile de la communication) simplement parce que nous sommes transitoirement en position de faiblesse.

*El resonar lejano, el rumor*, qui viennent clore le roman et qui nous disent que l'on peut aller au-delà de ce qui paraît possible, sont *l'air pur* qui tient tête aux insidieux chants des sirènes...